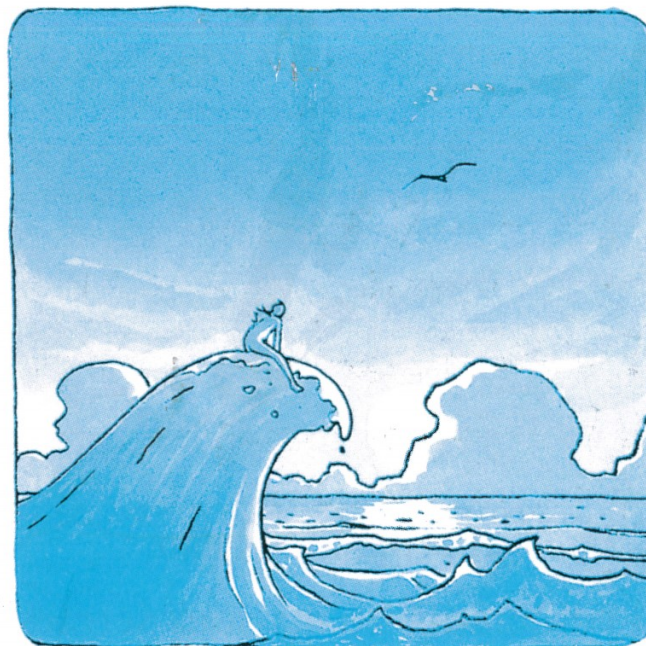


Dès qu'il les trouvait ensemble,  
il la rappelait.

– La mer n'est pas bonne  
pour les filles du rivage,  
qui n'ont ni nageoires ni palmes,  
disait-il, l'air mécontent.

Et Ludie suivait son père tristement.



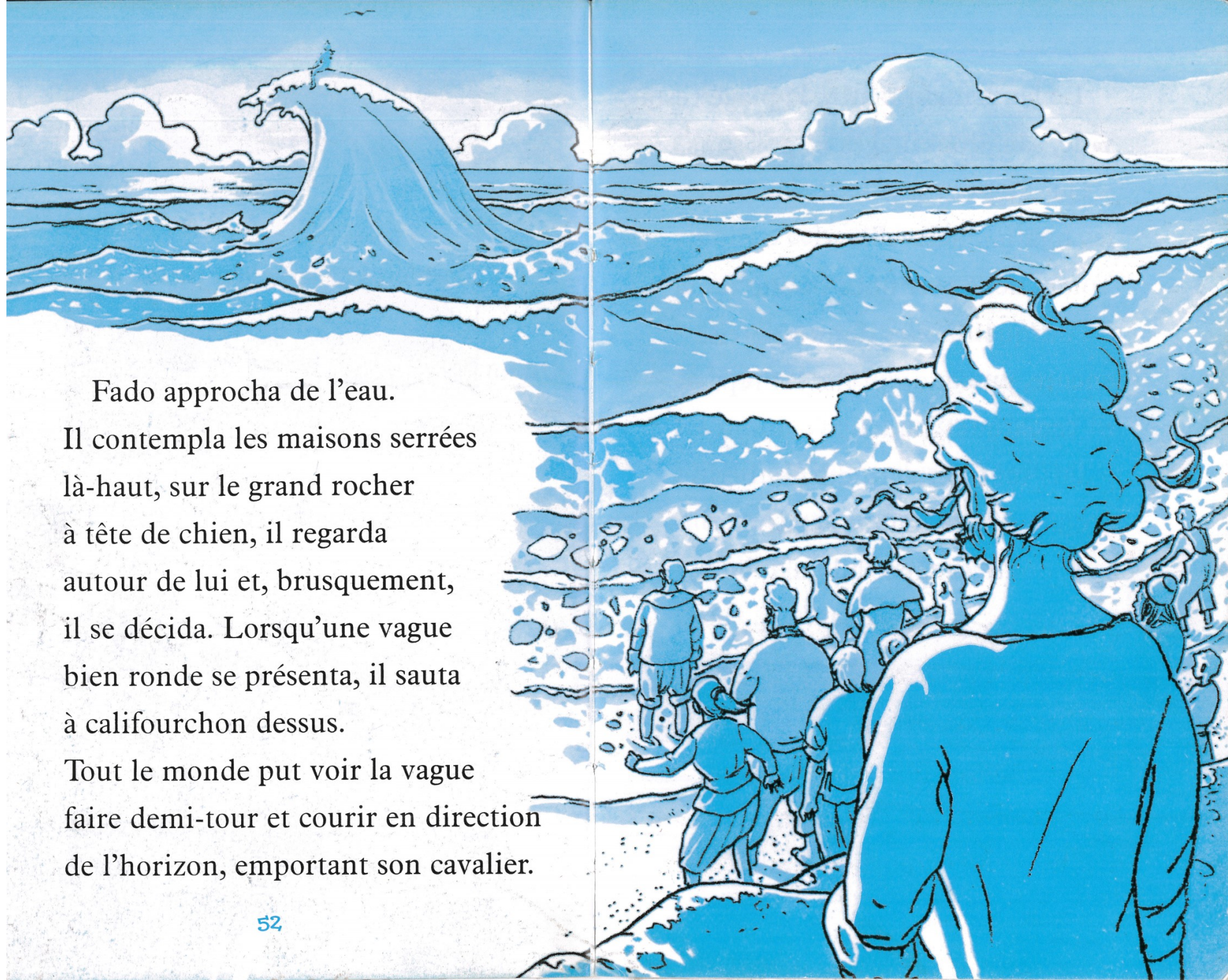
## 6. Fado s'en va

**F**ado passa un hiver encore  
au village et enfin,  
un soir de printemps...

Les enfants jouaient sur le sable,  
Alnoo et quelques autres  
se promenaient le long de la plage.  
L'air était doux.



Fado approcha de l'eau.  
Il contempla les maisons serrées  
là-haut, sur le grand rocher  
à tête de chien, il regarda  
autour de lui et, brusquement,  
il se décida. Lorsqu'une vague  
bien ronde se présenta, il sauta  
à califourchon dessus.  
Tout le monde put voir la vague  
faire demi-tour et courir en direction  
de l'horizon, emportant son cavalier.





Le lendemain matin, la plage resta vide, sans coquillages ni poissons.

– Que se passe-t-il ? s'étonnèrent les habitants du village.

Voici que la mer nous oublie !

– Pourquoi la mer donnerait-elle encore, puisque son fils est reparti ? fit remarquer Ludie.

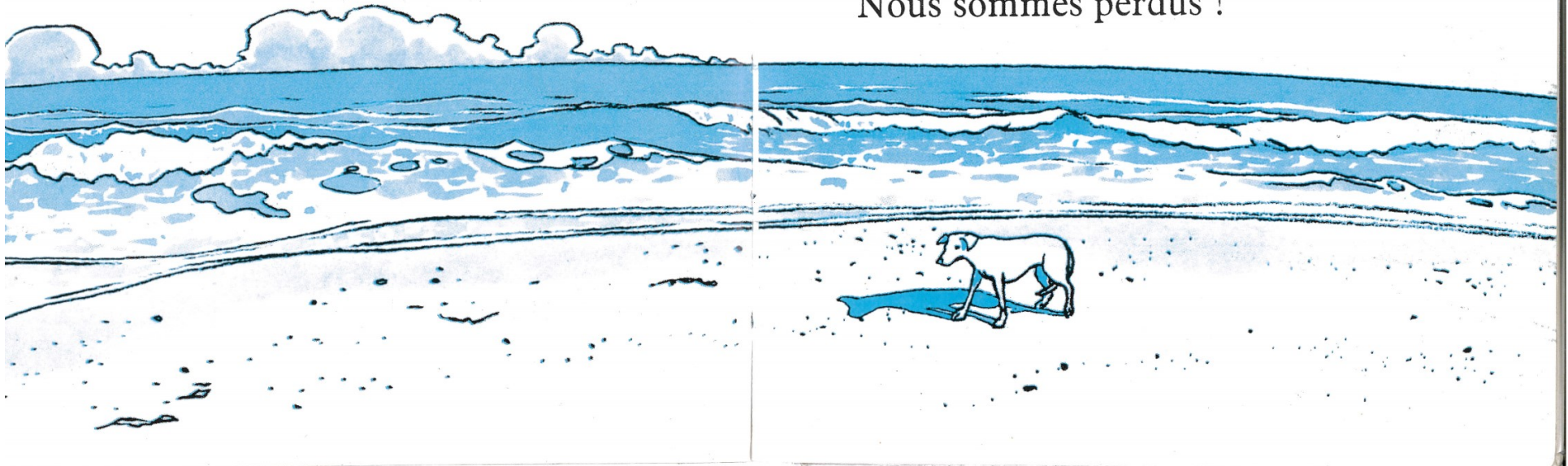
– Tais-toi fillette, tu dis des bêtises, grogna Alnoo. La mer était sans doute occupée ailleurs, voilà !

Pourtant les jours s'écoulèrent, et les semaines, sans que le moindre poisson vienne s'échouer sur le rivage : la mer n'offrait plus rien.

– Qu'allons-nous devenir ? se lamentèrent les vieux, les moins vieux, qui avaient perdu l'habitude de pêcher, et les jeunes, qui ne l'avaient jamais eue.

Qu'allons-nous devenir ?

Nous sommes perdus !



– Mes amis, dit tristement Alnoo,  
nous reconstruirons nos barques  
et nous réapprendrons à travailler.

La vieille Cazel avait raison.

– Mais que disait-elle ?  
demandèrent les pêcheurs.

– Elle disait : la mer  
n'a pas besoin de nous  
pour nourrir son fils,  
elle veut seulement son bonheur,  
qu'il apprenne à parler  
et à aimer comme les hommes,  
puisqu'il est aussi un petit homme...

Mais qui de nous a jamais serré  
cet enfant dans ses bras,  
qui l'a embrassé,  
même une seule fois ?

Dans le silence général,  
la voix de Ludie s'éleva :

– Moi, je l'ai embrassé,  
et pas seulement une fois.

– Cela ne m'étonne pas !  
s'écria Alnoo, honteux  
que les autres aient entendu.





Les villageois ricanèrent :  
– Te voilà bien avancée, fillette,  
ton garçon-poisson s'en est allé,  
il se moque bien de toi.  
– Ce n'est pas vrai,  
il est parti nous bâtir une île,  
il viendra me chercher  
quand elle sera terminée,  
avec tout ce qu'il faut dessus.  
– Assez de bêtises ! reprit Alnoo,  
en colère. Le fils de la mer  
est comme elle : un ingrat  
sans mémoire. Il ne se souvient pas  
davantage de toi que de nous.

La vie du village reprit  
comme autrefois, comme si rien  
d'extraordinaire n'était arrivé.



Parfois, pour se moquer,  
les gens demandaient à Ludie :  
– Alors, cette île ?  
Elle souriait sans répondre.

Chaque soir, elle descendait  
sur la plage et regardait la mer.  
Chaque soir, une petite vague  
toute ronde venait déposer  
aux pieds de Ludie une perle  
aussi brillante qu'un œuf de lune  
ou une rose taillée dans un corail.  
Et, dans un ruissellement très gai,  
la vague disait :  
– Je ne t'oublie pas.

